

Bréhat

LE CHAMP DES SIRÈNES

Elle fait partie de ces endroits qui vous marquent au vif à l'âge le plus tendre. Elle a tous les miroirs de l'âme : la violence et les déchirures de ce côté, la pureté, les rondeurs de cet autre. Les tourments et la paix, couverte de fleurs et d'épines. Chargée de parfums, cernée de rigueurs. Oui, Bréhat offre tous les paysages de l'âme comme de la navigation. Les morsures d'un récif, les caresses d'un printemps. C'est une joie et une souffrance.



Texte Julie Bourgois.
Photos Julien Girardot.
Infographie Yann Bernard.



Ceci n'est pas un rêve.
On l'appelle «le Trou
de la Souris», j'ai cru
que c'était le champ des
sirènes. Qui découvre, qui
recouvre... Le temps d'une
nuit, on change de pays.

Evidemment l'almanach des marées ne s'adapte pas. Avec une certaine spontanéité, nous arrivâmes à Perros-Guirec par grand soleil, qui rebondissait sur le jaune de trois coques au bout d'un ponton, comme un appel de phares. C'était la première fois que je voyais la bête. Le tripède. J'en avais une appréhension certaine. Au journal, on me disait de ne pas m'inquiéter «*c'est comme un engin de plage*», n'empêche qu'ils avaient tous caressé les cailloux, et on conseillait tout de même une petite «*prise en mains*», avec quelqu'un qui l'avait «*déjà fait*».

Et puis il y avait la semeuse de cailloux. L'archipel de Bréhat, 86 rochers, îlots ou récifs. En rentrant, j'ai lu sur Internet : «*La navigation de plaisance y est particulièrement difficile et demande de solides connaissances maritimes.*» Ah ! Ah !... J'avais payé ma croisière d'une cicatrice de pirate qui ne me faisait pas rougir.

Faible vent d'Ouest ce soir, très faible demain. En revanche, il faut impérativement dormir à l'abri jeudi, en vue du Sud-Ouest qui frappera un grand coup vendredi. Forte de ce petit patchwork météo et du temps qu'il nous reste à vivre, après consultation des horaires d'ouverture de la porte affichés devant la ravissante capitainerie de Perros, je décidai de prendre la mer le soir même. Le «*custographe*», comme Julien se baptise lui-même, nous attendait dans un Perros-Guirec flambant rose, sur une montagne de matériel photographique, sans sac de couchage. On a donc commencé par partir à minuit sans avoir jamais vu le bateau.

On aurait pu vagabonder vers l'archipel de Bréhat dans un clair-obscur tiède chargé de parfums... Bréhat avait incarné mon Eden de jeune fille, la source de ma nature marine. Bréhat pour moi est comme un Renoir, elle est un souvenir, un appel au baiser – on en fait le tour à pied, on y dort dans l'herbe. Seulement, dans la vraie vie, il n'y a pas de vent et le bourrin porte bien son nom. Au bout d'une heure de route – car c'en était une – dans le bruit que certains sous le coup de l'épuisement ont qualifié d'«*atroce*», le cuisinier, la femme et l'équipier décidèrent de planter la pioche à Port Blanc.

PORT BLANC S'EST DONC TROUVÉ SUR NOTRE ROUTE par la coïncidence magnifique de la pétrole et de la nuit. Le petit Tricat a eu l'air de se lover instinctivement tout contre l'île aux Femmes, protégé du large par un archipel de pachydermes. Enfin même contre le flanc des femmes, on ne passe pas la nuit à bord du Tricat, on la subit. On meurt de froid. Mais tout est oublié quand on voit Port Blanc aux premières lueurs. Il nous reste une heure pour atteindre Bréhat avant la renverse du jus, à midi. Il y règne une brume à couper au couteau. Il faut aligner la tourelle blanche et la chapelle Saint-Michel dans le 159°, mais on ne trouverait pas un éléphant dans l'étroit chenal de la Moisie... On attrape un corps-mort une fois qu'on a le nez dessus.

«*Je vais nous faire des petites pâtes, ça va nous requinquer*» – Julien nous materne. Avec cette purée de pois nous partons

Avec des locaux.
Le chenal du Kerpont est un passage sublime qui permet de relier La Corderie à Port Clos, dans un couloir fait de myriades d'îlots. Nous, nous y avons déboulé, mais avec les locaux, on peut s'aventurer dans le labyrinthe, là derrière.





«J'ai posé mes filets hier soir, il faut oser s'approcher des rochers, et trouver un tombant. Moi je mets mes appâts dans du gros sel, c'est le secret de la réussite.»

Axel Montserret,
bachelier, futur pêcheur.

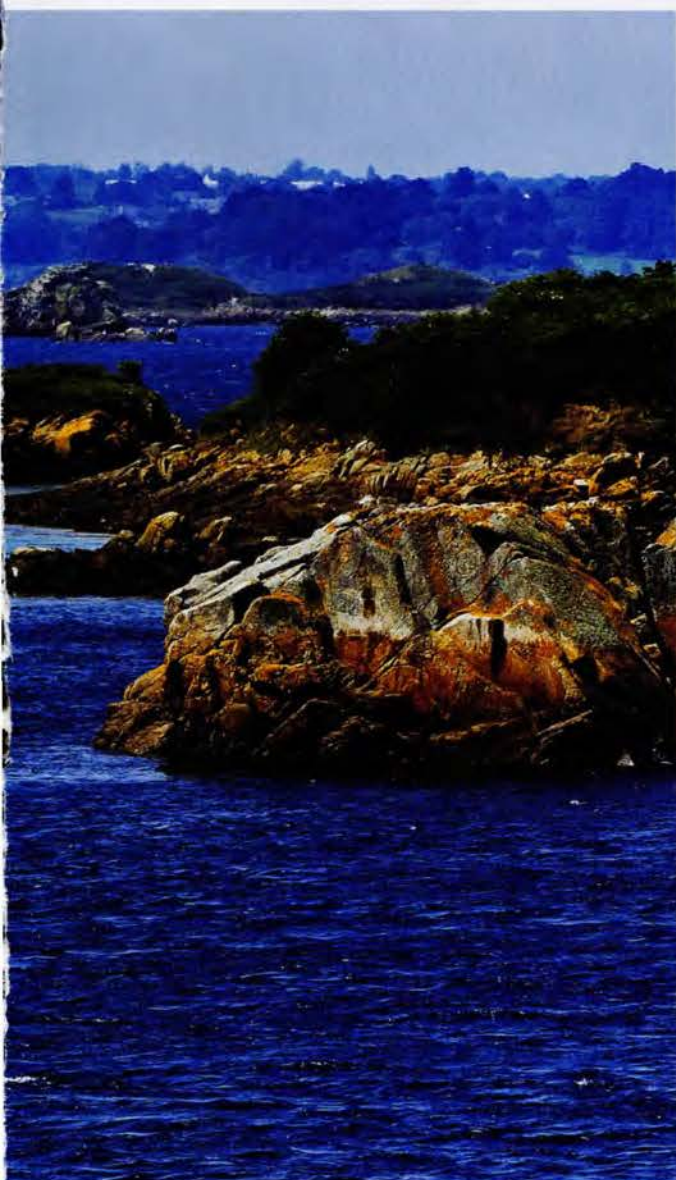


à terre. Quels parfums ! De chèvrefeuille, de femme et de goémon mêlés, terre et mer, sel et campagne, algues et potagers... On dit «l'île Jardin», on parle de son microclimat méditerranéen, qui fait pousser mimosas, eucalyptus, agapanthes, armées maritimes, fuchsias... Des parfums à vous rendre amoureux, à vous redonner vie, vous qui vous asphyxiez, qui venez de la ville... Ici les fleurs remplacent les murs. Les maisons sont en géraniums grimpants. L'herbe n'est pas disciplinée mais contenue, gentiment. Sur la place du village, on lit des affichettes comme «Programme de marquage individuel de homards», des thoniers bleus sont peints sur les portes des jardins, des barques reposent dans l'herbe. Des panneaux déroutants, au détour d'un sentier : «Ne pas donner à manger à Cadychon», ou «Stop : Cadychon n'est pas un jouet». Mais qui est Cadychon ?

«Y'a que les Anglais qui savent naviguer» nous dit Patrick en nous ouvrant pourtant sa porte. On tend notre bouteille mais il ne boit pas de whisky, «sauf avec le homard flambé». Quatre jours après sa naissance, il était dans cette maison. «Elle a été construite pour fabriquer le phare des Heaux de Bréhat, en 1840, parce que c'est ici que le courant de marée ramenait les embarcations des ouvriers qui travaillaient au phare. Et ils repartaient avec le courant inverse... Mon arrière-arrière-grand-père vivait à Lyon. Il a fait tout le voyage pour venir voir un copain, il est tombé amoureux du coin, et il a acheté cette maison.» Quand il avait vingt ans Patrick sortait

Réveil ! Sur cette île-là tu n'es qu'une herbe parmi les herbes. Tu te lèves avec le soleil, tu te trimbales avec le vent, pour un peu il nous pousserait de la mousse sur la coque de notre trimaran.

Le cœur de Bréhat. Rue principale du bourg. A ma gauche : le Shamrock, où la nuit tous les chats sont gris. De l'autre côté de la place : l'église et son cimetière.



Sur l'herbe !

Chaque soir nous
étions seuls, dans
un nouveau jardin.
L'eau baissait, les
odeurs montaient.
A Bréhat, on vit selon
la hauteur de marée,
la position des rochers,
le soleil et la pluie.

avec Marianne, la poissonnière. Chez Patrick, il y a aussi Hervé, un voisin, ex-footeux à Caen en ligue 2 qui a acheté l'ancien abri du canot de sauvetage de l'île Nord, bâti en 1890, pour que ses quatre enfants aient des racines ici. Un troisième voisin partage avec nous l'excellent riz aux palourdes bréhatines cuisiné par Patrick : Axel, qui retape, sur la petite plage devant la maison, son canot breton de 5,80 mètres qu'il s'est acheté avec ses économies. Il vient de passer son bac S et il ne vit que pour la pêche. Patrick l'aide, *«parce que moi, quand j'étais môme, il y a des tas de mecs qui m'ont aidé, alors...»*

«IL N'Y A QU'UN SEUL PÊCHEUR ICI, AVEC UN TOUT PETIT BATEAU. Il fait des prix d'Auteuil-Neuilly-Passy...» Patrick n'est pas homme à la garder dans sa poche. *«En 78, j'avais un thonier, à Pont-Aven, je pêchais 3-4 tonnes de germon, il s'appelait Le Général De Gaulle. Mon père aussi avait un bateau ici, du chantier Sibiril de Carantec, La Vieille Noix. Il ne faut jamais débaptiser un bateau.»* Sous ses dehors Lavilliers tropézien (et il me tuera pour ça), Patrick est une générosité véritable et un flot de paroles délicieux. Sur le pas de la porte, il nous dit : *«Ecrivez que Bréhat c'est nul. Sinon on va avoir une cohorte de conards qui va débouler.»*

8 heures 30. Axel passe nous prendre pour aller relever ses casiers. Deux casiers, six homards. Il en relâche quatre, trop petits, après les avoir soigneusement mesurés : ils doivent atteindre au minimum 8,7 centimètres entre le bas des yeux et la fin du «cou». Et dans son filet, une dizaine de soles.

Après la partie de pêche, nous voulons profiter des rayons de soleil pour faire de belles photos dans le chenal de Kerpont. Le paysage est à pleurer. A l'Est sur la rive de Bréhat, le moulin à marées de Birlot sorti d'un poème britannique, à l'Ouest des îles et des ilots, C'hrou Ezen, Bini-guet et Raguénès. On s'approche tout près pour larguer Julien en annexe, avec ce courant il ne parcourrait pas 20 mètres. Mais on repart trop confiant, ça soufflait un peu, *«le Tricat fait des manque-à-virer»*, ils me l'avaient dit à Voiles et Voiliers, et cette fois on a beau tout choquer, le courant nous emporte, le vent s'engouffre par le dormant et, sans avoir le temps de crier, on est plaqué sur un rocher. Je saute de l'étrave sur le roc, je m'ouvre un peu le tibia, je repousse le bateau, je crie à Benoît de démarrer, je cours pour l'aider, tibia sanglant, et là, c'est la loi des séries de la mer, le principe «pierre richardien», l'enchaînement catastrophe : le grand classique du hors-bord, celui du coude dans la gueule quand on tire le démarrage. Il m'étale en plein visage, je tombe en arrière, inanimée. Je vois dans un halo mon équipier hésiter un instant entre le bateau et moi, finalement il me choisit, penché sur moi : *«Julie ! Julie !»* (tu es vivante ?). Je dis oui, la lèvre déformée, l'engin vom-bit, on se rétablit, inquiets pour le bateau, mais il faut bien poursuivre, faire les photos et, encore sous le choc mais sans hésiter, je nous entends crier : *«On continue !»* Le vent était presque travers au chenal, on est parti comme une bombe. Quand on dit *«bomber»* en Tricat, c'est un cheval au galop, c'est la terre qui défile, à peine a-t-on viré qu'on est déjà au bout, et quand on dit *«courant»* à Bréhat, dans le chenal de Kerpont, ça se compte en trois, quatre, cinq nœuds... on monte, on descend, on monte, on descend, de



Veillée. Dans le champ des sirènes, la nuit, au coin du feu, tu racontes des histoires qui font peur, tu parles des âmes, des étoiles, et tu t'en fiches de manger des spaghettis froids.



«Quatre jours après ma naissance, j'étais dans cette maison, érigée ici pour la construction du phare des Héaux de Bréhat. Mon arrière-arrière-grand-père est tombé amoureux du coin. Et moi, je bougerai plus d'ici.»

Patrick Esun, photographe.

la Croix de Maudez aux Pierres Noires, si vous nous aviez vus darder comme des «Franck Cammas», de Dieu ! On se retournait sur notre passage, les pêches-promenades étaient bouche bée.

Qui verra Bréhat... J'ai une guibole de pirate, lacérée, et une vraie gueule de boxeur, tuméfiée. Bréhat n'est pas seulement un joli jardin de fleurs sucrées. C'est aussi une teigne.

Corps-mort.
Le premier jour,
on a pris à l'aveugle
le corps-mort de
quelqu'un – à Bréhat
on est peu de chose,
on ne fait pas
tout ce qu'on veut.



ON DÉJEUNE DEVANT LA PLAGE DE L'ÎLE LAVREC, À L'EST. Julien met un peu de San Pellegrino dans sa vinaigrette : c'est un photographe cuisinier. On dit que le plus beau mouillage est celui de La Chambre. Oui, c'est magnifique, vraiment, mais je préfère les endroits moins parfaits, plus rudes et plus troublants... Comme celui de jeudi, une plage à trouver au bout d'un labyrinthe aquatique, désert et sauvage, et pourtant juste derrière l'école, la bibliothèque, à quelques pas de l'église, du très beau cimetière... Pour y arriver, il y a de gros rochers ronds recouverts d'algues florissantes, ils ont l'air franc de bons gros bouquets... Mieux vaut éviter de raser de trop près les chevelus du coin. Quand l'eau s'en va, on commence notre réparation de l'étrave, avec ma nouvelle équipière et amie, Emilie, à qui je ne laisse pas le temps de poser sa valise – nous n'avons que neuf heures avant le retour de la mer. Il y a une merveilleuse quincaillerie à Bréhat, immense, qui doit faire la moitié de l'île. On remplit de résine le petit trou dans la crash box, de la taille d'une noix, qui s'est ouvert quand on a touché le rocher. Dans le même temps la vase se fait connaître. Sa respiration, ses bruits, ses bulles. La vase est «Le Troisième Élément» : nous travaillons accroupies, au bout de quelques heures je me dis «je m'en fiche, je vais m'asseoir, je travaillerai le derrière au frais, le nez sous l'étrave»... On recouvre de Greytape avant d'être recouvertes par les flots. J'ai l'impression de m'être battue jusqu'au bout pour sauver le monde – le monde étant à cette heure un trou de la taille d'une noix. Après on fait quelques pas, dix peut-être, jusqu'au bar de la place, qui gagne à être connu. D'abord il y avait la finale de l'Euro, et il n'y a pas de meilleur Pass au monde qu'une finale de foot pour tous les Endroits Locaux de la terre, même les îles. Donc nous voilà mêlés, chacun

dans une bande, des blousons noirs à la fille jolie comme une framboise, Bertille, qui travaille dans un restaurant, et rêve d'aller un jour à la pêche. On s'est fait adopter facilement. Alain, le taulier du Shamrock, a son caractère de lard mai comme le cuir, il s'attendrit avec le temps qui passe la nuit, et le lendemain il vous salue comme si vous aviez élevé des tas de trucs ensemble. On fait la fermeture et on rentre dans la vase, de nouveau. Au petit matin la vision est cauchemardesque. Il pleut, mais ici, il fait soleil, il pleut, il fait soleil, alors tout pousse.

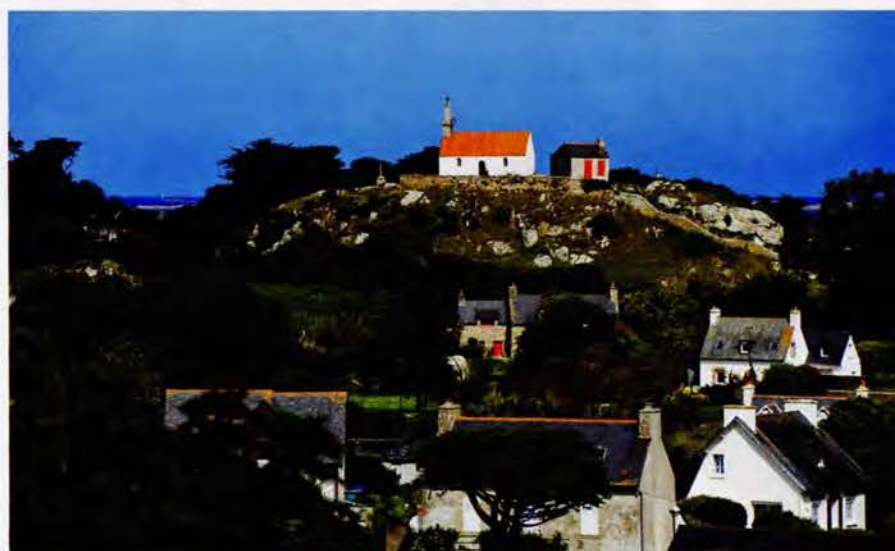
Le vendredi, on arpente les sentiers, il y en a plus de treize kilomètres, peuplés de fous de Bassan, macareux, langoustes, homards, tourteaux, araignées, praires, moules, huîtres, bars, vieilles, lieux... Oui, Bréhat est un jardin d'Eden, mais le vrai jardin d'Eden, celui qui pique quand on s'y frotte... Des plantes venues d'autres galaxies lancent leur trompe vers le ciel, l'echium et sa couleur d'ailleurs, le kniphofia, la fascinante passiflore...

Toute la côte Est de Bréhat est superbe. On trouve un autre mouillage où échouer pour pouvoir poncer, pas nature mais pittoresque, avec de vieux bateaux de travail. Le temps se suspend depuis longtemps, et pour longtemps. Le bourg est gai comme tout le samedi matin. Il y a la poissonnière Marianne qui ne sait pas qu'on sait, et Alain, le taulier du Shamrock, qui boit son apéro à la Marie Morgane, un rade seulement fréquenté par des barbus, des quadras qui veulent devenir anciens, et des femmes de caractère. A l'église du bourg, on célèbre le mariage de la fille d'un officier de marine.

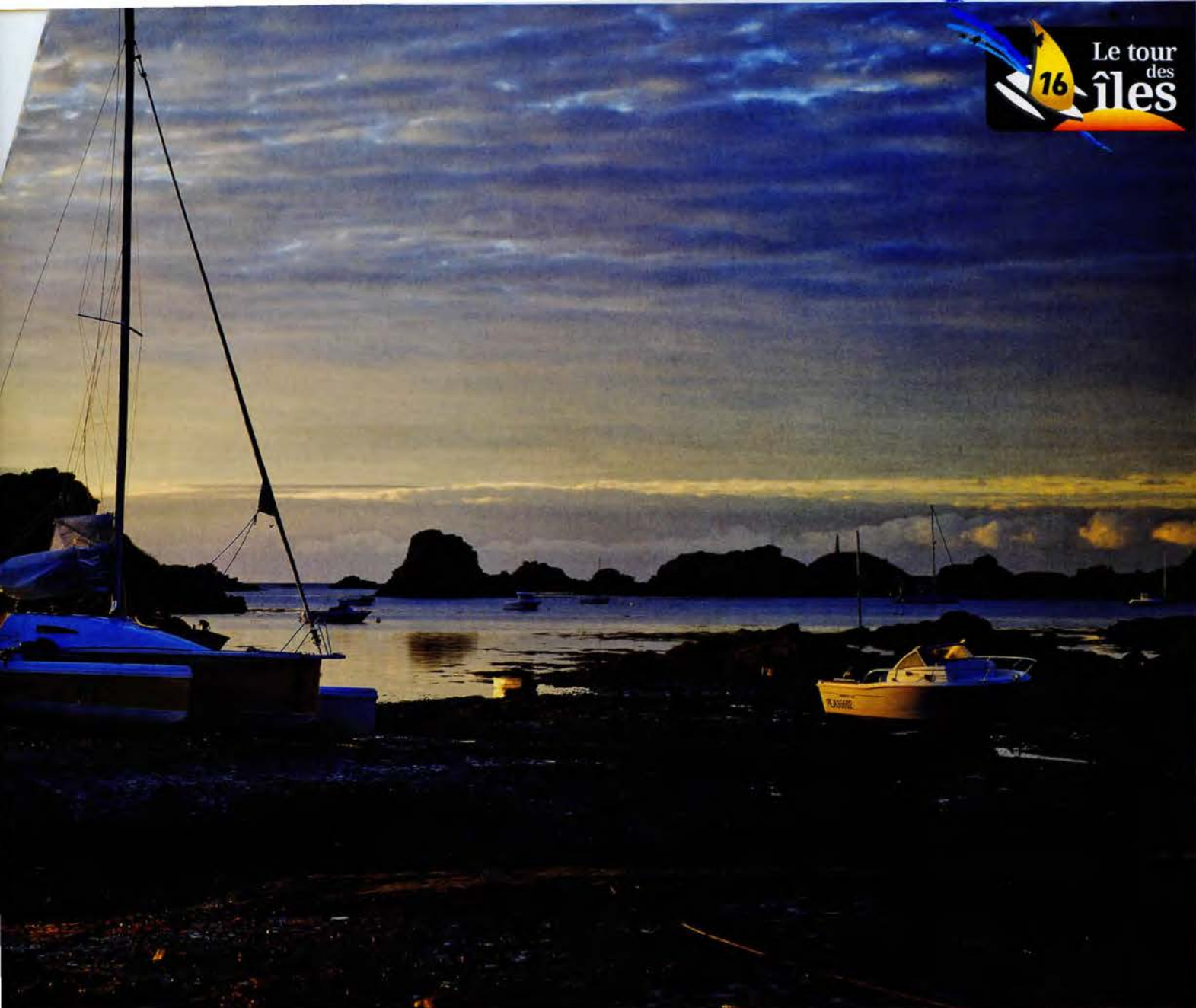
«IL Y A UNE CARDINALE OÙ IL Y A TOUJOURS DES DAUPHINS ! Celle-là, là-bas... Je crois que c'est Cair Ar Mons.» Axel me montre l'horizon. Mais on commence à bomber. 20 nœuds d'Ouest bien établis. Avec deux ris, le Tricat décolle et, comme si on m'avait poussée dans une grande descente de poudreuse, je pépie et je ris de ce bonheur de foncer dans l'eau et le vent. Mais Bréhat le jardin est tellement mal pavé qu'il faut rester vigilant, même au large, et le Tricat n'aime pas la mer formée, on reste sous le vent de l'île, autrement dit on vire toutes les... cinq minutes. Welcome Franck Cammas : le paysage – pas de temps de le voir...

Axel nous avait rejoints avec son Boston – il nous laisse dans un mouillage sublime, que les gens d'ici appellent «le Trou de la Souris», fameux pour la pêche aux bars, paraît-il, et excellent abri. Au milieu de la crique on peut s'échouer tranquillement, mais pour le rêve d'un photographe, on s'est collé près de la petite plage à gauche, et pour s'échouer là c'est une autre chanson. On s'est mises à l'eau, Emilie et moi, pendant un bon moment, de l'eau aux épaules, puis à la taille – le temps que le bateau se pose, en râlant parce qu'à Bréhat à 20 heures même en juin, ça caille. C'était coton : près du bord, le fond est fourbi de gros rochers, on a dû

Colorés. Ici, les murs sont en fleurs. On ne sait plus où s'arrêtent les maisons et où commencent les jardins...



Repère. Sur le point culminant de l'île, la chapelle Saint-Michel, avec ses tuiles orange, se dresse d'amer pour la navigation. Pour la marche aussi, mais à quoi bon ? Rien de plus beau que de se perdre à Bréhat.



échouer le bateau «à la main», au millimètre près. La scène était comique et dérisoire : deux filles dans l'eau, bleues de froid, qui cavalent d'une coque à l'autre pour vérifier à chaque centimètre que le bateau ne va pas se trouver boiteux... J'en ai eu des missions dans ma vie, mais des comme ça... Enfin la mer s'est retirée tout entière, et notre bateau a eu l'air d'un bivouac dans un canyon. C'était fabuleux. On a fait un feu de camp, on s'est un peu engueulé, disons une petite joute à l'apéritif : «Le Moment du Règlement de Comptes, façon Miou-Miou et Michel Blanc en croisière». L'endroit ressemble maintenant à un désert mexicain, à marée basse tout le territoire de vase se vallonne de mille seins qui respirent, comme si les sirènes s'endormaient là sur le dos... Au bout du rêve du bivouac, on mange autour du feu, on boit du rouge et on se raconte des histoires qui font peur.

Le lendemain à 6 heures on était dehors, pour ne pas se laisser piéger par la marée. On a pris la passe la plus à l'Ouest, par 15-20 nœuds d'Ouest-Nord-Ouest... Mais le grand acteur, là-bas, c'est le courant : il peut monter jusqu'à 5 nœuds dans le chenal, avec ou contre vous... L'horreur. Ce n'est pas que c'est dur, c'est qu'il faut rester très concentré... Et puis ça découvre sacrément – il y a des bouées partout, on les confond, il faut garder un cerveau entier vrillé au GPS et à la carte, et suivre à la lettre le scrupuleux balisage sinon couic... Le photographe gelé, fatigué, se fait cinq fois dépaler... Vache de jus. Le doux nom de Bréhat est comme une rose en épines. Dans l'air flottaient encore ses parfums.

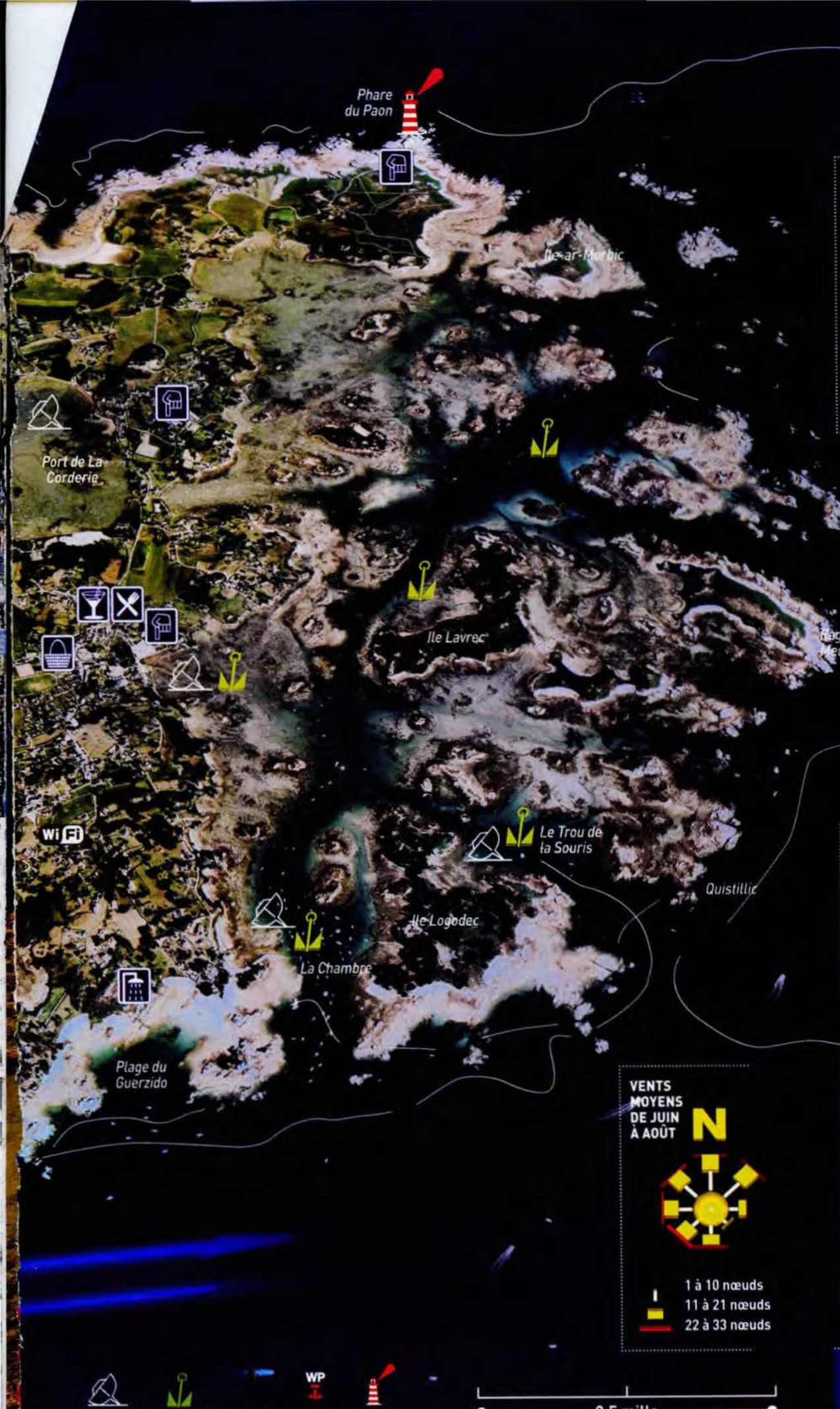
J.B. ●

Sur la côte Est.

Devant nous, c'est une petite plage au pied des arbres tombants. A quelques pas on croise l'école municipale, un gamin à vélo, on traverse le cimetière... Ce paysage-là est aux confins du bourg.



Nav'. On est parti un peu au large de la côte Est, pour que chacun puisse s'en donner à cœur joie. Mais, même là-bas, la mer appartient toujours aux rochers de Bréhat.



LES COURANTS

Ce sont les grands maîtres du coin. Paramètres déterminants de l'approche et de la navigation sur site, ils peuvent atteindre jusqu'à 4 nœuds à l'entrée Sud du chenal de Bréhat, comme dans celui du Ferlas, ce qui lève un clapot désagréable quand le vent vient du large. Ils sont aussi forts (jusque 4-5 nœuds) dans le chenal du Kerpont, où l'on navigue bien au milieu, et seulement après 2 heures 30 de flot : un seuil rocheux découvre entre l'île Biniguet et le moulin du Birlot.

À VOIR

Les sentiers, véritable puits de l'île, gorgés de parfums et de tableaux, sur plus d'une dizaine de kilomètres et de vagabondages. Ne pas manquer l'église, le ravissant cimetière, la chapelle Saint-Michel, le moulin du Birlot, la balade jusqu'au phare du Paon. On peut aussi visiter la pépinière de l'île de Bréhat, toute l'année sur rendez-vous.

COMMODITÉS POUR LES PLAISANCIERS

Services payants pour les plaisanciers à La Potinière, plage du Guézido (douches, machines à laver, sanitaires...). Grande quincaillerie dans le bourg. Supermarché. Gasoil à Lézardieux.

MOUILLAGES

Seuls les mouillages de Port Clos, La Chambre et La Corderie sont accessibles aux gros tirants d'eau. Pour les autres, toute la côte Est est sublime, elle découvre à basse mer, on peut naviguer dans ce labyrinthe en gardant les yeux rivés sur les têtes de roche, et de préférence - vraiment - avec les conseils d'un local. Ainsi nous avons exploré quelques très beaux mouillages à découvrir sur la pointe des pieds (voir carte).

VENTS MOYENS DE JUIN À AOÛT



1 à 10 nœuds
11 à 21 nœuds
22 à 33 nœuds